'Ashtaroût
Bulletin volant n° 2012·0203 (février 2012), 14 p. ~ Épistémologie
ISSN 1727-2009

Amine Azar

Faut-il brûler Freud ?

Résumé. — Faut-il brûler Freud ? Essayez donc voir, sans vous brûler les doigts ! Jusqu'à présent l'on n'y est pas parvenu. Il vaut la peine de se demander pourquoi. Aux quelques réponses qui ont été avancées j'ai ajouté la mienne. Mais la question est aujourd'hui indécidable [1].

Mots-Clés. — *Epistémologie – Psychanalyse – Auto-analyse – Freudisme – La viande du sacrifice –Style & Signature.*





À l'époque où l'on brûlait les sorcières…

1 *Un questionnement*

Le titre que j'ai choisi est un titre convenu. Il a récemment servi à des fins de dénigrement. Ce n'en est pas l'usage coutumier. Simone de Beauvoir et le Pr Laplanche, entre autres, ont utilisé la formule, l'un à propos du marquis de Sade, l'autre à propos de Melanie Klein, en vue d'un questionnement effectif. Je le prends au même sens. En tous cas, mon dessein est de reformuler à l'adresse de la psychanalyse la vigoureuse mise en garde de Whitehead [2] : *A science which hesitates to forget its founders is lost. / Une science qui hésite à oublier ses fondateurs est perdue.* On sait que Gaston Bachelard s'est consacré à la défense et à l'illustration de cette thèse durant toute sa carrière.

Il est de fait que les psychanalystes qui oublient Freud sont des oiseaux rares. Il est également de fait que les contempteurs de la psychanalyse s'attaquent de manière privilégiée à Freud. En raison peut-être de l'attachement que la plupart des psychanalystes lui manifestent. À cet égard, l'histoire du mouvement psychanalytique semble déroger aux canons habituels de l'histoire des sciences.

[1] Cette étude fait suite à quelques autres et constitue une sorte de conclusion provisoire. → *Bibliographie* : AZAR (2009*a*), (2009*b*), (2011*a*), (2011*b*), (2011*c*), (2012*a*), et (2012*b*).

[2] WHITEHEAD (1917) : *Organization of Thought*, chap. VI, p. 127.

Distinguons au moins deux volets :

1/ Comment se fait-il que les psychanalystes les plus créatifs et les plus novateurs sont également ceux qui ont consacré au corpus des œuvres de Freud des veilles innombrables, et qui ne laissent pas de le déclarer hautement. Quel est donc le secret de cette œuvre pour que, non seulement les psychanalystes, mais aussi un certain nombre de psychocliniciens, continuent à y trouver, aujourd'hui comme hier, de précieuses incitations à nulles autres œuvres pareilles ?

2/ Comment se fait-il que les psychanalystes les plus créatifs, les plus novateurs, tiennent à protester de leur freudisme au moment même où leur originalité éclate ?

2 *La réponse la plus simple*

La réponse la plus simple est évidemment celle qui consiste à dire que la psychanalyse n'est pas une science. Je voudrais bien admettre moi-même cette réponse, mais je ne le puis au vu du phénomène suivant. De décennie en décennie les contempteurs de la psychanalyse annoncent sa mort et rédigent à qui mieux mieux de nouvelles réfutations. N'est-ce point la preuve que le cadavre bouge toujours, ainsi que la preuve de l'échec des « réfutations » antérieures ? Comment se fait-il que les contempteurs de la psychanalyse ne soient pas parvenus, malgré leurs pédigrées scientifiques ronflants et la sophistication de leurs attaques, à avoir raison d'un moribond ? Je ne vois pas d'autre réponse pour ma part que celle-ci : leurs arguments portent à faux. Ce sont des coups d'épée dans l'eau, ou à côté de la cible. Aussi, au lieu de continuer à faire semblant, il serait peut-être temps d'arrêter ce jeu puéril pour considérer le problème en face. Le problème est le suivant. Pour les sectateurs de la psychanalyse, tout comme pour ses contempteurs, l'œuvre de Freud, et à un certain degré sa personne, tiennent organiquement à la psychanalyse. – Par quels liens ? Telle est la question qu'il faudrait poser en termes clairs et à laquelle il faudrait s'employer à répondre de manière circonstanciée.

Faut-il brûler Freud ? Essayez voir ! Ceux qui s'y sont essayés se sont brûlé inutilement les doigts. Jusqu'à nouvel ordre, l'œuvre et la personne de Freud demeurent, contre vents et marées, à la fois au centre et à l'horizon de toutes les investigations psychanalytiques.

3 *Des réponses plus sophistiquées*

Lacan était persuadé de détenir la réponse à cette question, et il a voulu le faire croire. Il se proposait de l'énoncer, disait-il, quand certaines manœuvres institutionnelles lui ont coupé l'herbe sous les pieds, et qu'il s'est trouvé débarqué du mouvement psychanalytique. En guise de repré-

sailles il suspendit son séminaire sur *Les Noms du Père*, où cette révélation était censée avoir lieu. Il se peut qu'il eût éprouvé un certain soulagement d'être débarrassé de fournir la solution qu'il détenait sans doute incomplètement. Nous savons aussi qu'il aimait se complaire – après Fontenelle – à ce fantasme d'avoir la main pleine de vérités pour mieux la refermer sur elles [1]. – Bluff ?

Dans la foulée de Lacan, trois autres réponses ont été formulées en s'ignorant les unes les autres. Écartons d'abord tout sentimentalisme. Que Conrad Stein (1968) vit en Freud sa grand-mère maternelle, que Lydia Flem (1986) y vit plutôt son grand-père [2], ou que Shengold (1993) l'accrocha à un cintre dans le magasin aux accessoires de l'Idéal·du·Moi, tout cela ne nous avance guère. Conrad Stein dépasse le trait anecdotique quand il conclut sa conférence sur l'identification à Freud par ceci [3] :

> Je ne voudrais pas mettre le point final à mon exposé sans avoir donné ma réponse à la question qui met en cause son objet même : l'identification du psychanalyste à Freud est-elle radicalement différente de toute autre identification à un héros ou à un maître ? C'est dans son auto-analyse que le psychanalyste s'identifie à Freud, et je crois que cette identification n'est semblable à nulle autre, car l'auto-analyse prend pour objet l'identification même sur laquelle elle se fonde ; elle dévoile les sources infantiles de cette irréductibilité ainsi que l'enjeu de sa visée à l'irréductibilité. Il est vrai que pour mettre ainsi en cause sa similitude avec Freud, le psychanalyste ne saurait être conduit à y renoncer.

Le Pr Laplanche a énoncé la sienne en 1970 au seuil de son cours sur l'angoisse. Il y distingue son *retour* à Freud d'un quelconque *recours* à Freud comme principe (ou argument) d'autorité [4]. Avant même cette date il avait déjà pris pour bannière la notion *d'exigence freudienne*, que j'ai exposée et discutée dans un texte antérieur (AZAR, 2012*a*).

Il ne me paraît pas déplacé de mentionner l'ambitieuse entreprise de Paul Bercherie qui nous avait tenus en haleine en 1980-1984. Malgré notre déception finale, elle valait la peine d'être tentée et recèle une multitude de précieux enseignements. En schématisant son point d'aboutissement, il serait possible de dire que, selon l'auteur, l'œuvre de Freud est une arène écartelée entre quatre modèles métapsychologiques. Bercherie réduit les principaux courants du mouvement psychanalytique à quatre, de manière à soutenir que chacun d'eux privilégie l'un de ces modèles sur les autres, et s'en réclame. Le freudisme est ainsi posé comme un horizon épistémologique indépassable de la psychanalyse.

Bien qu'il prenne son départ d'une toute autre plate-forme, c'est encore le freudisme

[1] LACAN (1950) : *Propos sur la causalité psychique*, – *Écrits*, p. 151.
[2] FLEM (1986) : *La Vie quotidienne de Freud & de ses patients*, p. 13.
[3] STEIN (1968) : Une conférence sur l'identification à Freud, p. 91. Il me semble que Stein est relayé par BEGOIN & BÉGOIN (1982), pp. 226-227, qui retrouvent à distance, et d'un point de vue kleinien, la même expérience.

[4] Cf. *Problématiques I*, pp. 5-16.

qui est revendiqué en 1990 par Assoun aux mêmes fins. À l'origine, le terme de *freudisme* avait été mis en circulation pour détacher Freud de la psychanalyse, et de « jouer » la psychanalyse contre le freudisme. Cette tentative (malintentionnée) fit long feu. Mise à part son hostilité indéniable, elle avait pour présupposé la question dont nous sommes partis : *Quand la psychanalyse aura atteint son autonomie comme science, elle se détachera de son fondateur*. Assoun soutient une thèse opposée. Il considère que l'actualité posthume de Freud procède de ce que le freudisme demeure présent dans la psychanalyse comme la trace chronique, matérielle et irrécusable, de son acte constitutif de fondation (autrement dit comme sa signature). En somme, pour accéder à la psychanalyse il faut être freudien. Il lui vient encore sous la plume cette formule frappante : *le freudisme est la Weltanschauung propre – indigène – à la psychanalyse.*

4 *La viande du sacrifice*

Je perçois pour ma part à l'arrière-plan de toutes ces « solutions », malgré leur diversité, une musique que j'arrive à retracer obscurément jusqu'à la voix de son maître. À certaines inflexions passionnées chez les auteurs cités il me semble reconnaître un grain de voix que je connais bien. L'exigence freudienne, telle qu'il est arrivé à Freud de la formuler, et dont j'ai exploré certains aspects de manière à la fois critique et caustique (AZAR, 2012*a*, 2012*b*), enveloppe la personne et l'œuvre de Freud. À mon avis, Freud a constamment œuvré, entre crainte et tremblement, pour être la viande du sacrifice.



Sacrifice Aztèque

Platon recourait au mythe quand il se trouvait à court d'arguments, Assoun (mimant Freud) recourait à la parabole [1]. Quant à Freud, il fut lui-même un bricoleur de mythes et un créateur de légendes. Ainsi, dans *Totem & Tabou* (1912-1913) il bricola le repas totémique jetant ainsi dans la mare psychanalytique une météorite qui n'a pas cessé de créer des vagues. Il consacra les toutes dernières années de sa vie à bricoler une histoire de Moïse (1939*a*) et n'eut de cesse

[1] ASSOUN (1982) : Les grandes découvertes de la ψa, p. 198.

qu'il ne l'eût publiée, renouvelant avec force et puissance les vagues créées vingt-cinq ans plus tôt avec *Totem & Tabou*. Ce que l'on n'a pas voulu remarquer, me semble-t-il, ce sont les attendus de ces constructions grandioses, glissées pour ainsi dire dans un coin du tableau, – et qui signent sa subjectivité (style).

Regardons-y de plus près.

À peine a-t-il fini d'exposer dans *Totem & Tabou* son bricolage du repas totémique qu'il le fait suivre d'une application inattendue au héros tragique. Pourquoi faut-il que le héros de la tragédie souffre, et que signifie sa « faute tragique ». À mon avis, il faut renverser l'ordre des préséances. Il faut considérer que la grandiose construction de *Totem & Tabou* n'est qu'un socle destiné au héros tragique. Freud esquisse rapidement avec une plume sûre d'elle-même sa réponse aux deux questions susdites. Et cela constitue le point culminant de son enquête. Ce sont d'ailleurs les toutes dernières pages du livre. Prêtons donc attention au passage suivant [1] :

> Mais pourquoi que le héros de la tragédie doit-il souffrir, et que signifie sa faute « tragique » ? Coupons court à la discussion par une réponse rapide. Il doit souffrir parce qu'il est le père originaire, le héros de la grande tragédie des temps originaires, qui trouve ici une répétition tendancieuse, et la faute tragique est celle qu'il doit prendre sur lui pour délivrer le chœur de sa faute. La scène représentée sur le théâtre découle, par une déformation appropriée, de la scène historique – au service, pourrait-on dire, d'une hypocrisie raffinée. Dans cette ancienne réalité effective, c'étaient justement les compagnons de chœur qui causaient la souffrance du héros ; mais ici cependant, ils s'épuisent en sollicitude et regrets, et le héros est lui-même responsable de sa souffrance. Le crime rejeté sur lui, l'arrogance et la révolte contre une grande autorité, est exactement la même chose que ce qui, en réalité, pèse sur les compagnons du chœur, la troupe des frères. Ainsi le héros tragique devient – encore contre sa volonté – le rédempteur du chœur.
>
> Si, en particulier dans la tragédie grecque, les souffrances du bouc divin Dionysos et la plainte du cortège de boucs s'identifiant à lui étaient le contenu de la représentation théâtrale, il devient aisément compréhensible que le drame, déjà éteint, se soit enflammé à nouveau au Moyen Âge avec la Passion du Christ.

La suite viendra l'année suivante. Il rédigea une contribution *Sur l'histoire du mouvement psychanalytique* (1914*d*) où il se mettait en scène sous la figure du héros tragique, instituant en même temps son culte, – je veux dire son propre culte.

Allons à présent au dernier ouvrage de Freud consacré à *L'Homme Moïse*. On sait toutes les difficultés qu'il rencontra et qu'il ne parvint pas à surmonter, de sorte que l'ouvrage se présente à nous avec une architecture bancale, à la manière de la tour de Pise, ce qui ne laisse pas d'avoir du charme. Il ne faut donc pas chercher le point culminant du livre, comme pour *Totem & Tabou*, dans les dernières pages. Le point culminant du livre, ce que j'ai appelé la *signature* de

[1] FREUD (1912-1913) : *Totem & Tabou*, IV§7, *GW*, **9** : 188 ; *OCF*, **11** : 376-377 ; éd. Gallimard, p. 311.

Freud, se trouve au beau milieu du volume, vers le début du 3e essai, là où, sans que rien ne le prépare ou ne le justifie, il nous parle de l'épopée avec une voix aussi sûre d'elle-même que précédemment à propos du héros tragique. Il me paraît nécessaire de citer ce passage en entier malgré son étendue. Il fait partie de ces morceaux peu fréquentés, ou tenus à l'écart de notre éducation psychanalytique soit par ignorance soit par clivage [1] :

> Au temps où le retour de la religion mosaïque se préparait chez les Juifs, le peuple grec se trouvait en possession d'un abondant trésor de légendes ethniques et de mythes héroïques. Au IXe et au VIIIe siècle, naquirent, croit-on, les deux épopées homériques qui empruntent leur matière à ce cycle légendaire. Forts de nos connaissances psychologiques actuelles, nous aurions pu nous demander, bien avant Schliemann et Evans, d'où les Grecs prirent tout le matériel légendaire qu'Homère et les grands dramaturges attiques exploitèrent dans leurs œuvres magistrales. La réponse aurait dû être que ce peuple a vraisemblablement vécu dans sa préhistoire une époque de splendeur visible et de floraison culturelle, qui a disparu dans une catastrophe historique et dont une obscure tradition s'est conservée dans ces légendes. La recherche archéologique contemporaine a confirmé cette hypothèse, qui autrefois eût certainement été considérée comme trop risquée. Elle a mis au jour les témoignages de la magnifique civilisation minoenne-mycénienne, qui, en Grèce continentale, arriva probablement à son terme encore avant 1250 avant J.-C. C'est à peine si on en trouve une mention chez les historiens grecs postérieurs. Ils nous apprennent qu'il fut un temps où les Crétois avaient la maîtrise des mers, où leur roi se nommait Minos, son palais le labyrinthe, et c'est tout. Il n'est rien resté d'autre de cette civilisation, à part les traditions reprises par les poètes.
>
> Nous avons appris à connaître l'existence d'épopées nationales chez d'autres peuples encore : les Germains, les Hindous, les Finnois. Il appartient aux historiens de la littérature d'examiner si leur genèse permet d'admettre les mêmes conditions que dans le cas des Grecs. Je crois qu'un tel examen donnera un résultat positif. La condition d'une telle genèse me paraît être la suivante : une époque antérieure, ayant dû apparaître immédiatement après la fin comme riche de contenu, importante et grandiose et peut-être dans tous les cas comme héroïque, mais qui remonte si loin, appartient à des temps si reculés que les générations postérieures ne la connaissent plus que par une tradition obscure et incomplète. On s'est étonné de la disparition de l'épopée comme genre littéraire dans les époques tardives. Peut-être faut-il en chercher l'explication dans le fait que sa condition d'existence ne se produisait plus. L'antique matériau avait été exploité à fond et pour tous les événements ultérieurs la relation historique avait pris la place de la tradition. Les plus grandes actions héroïques de notre temps n'ont pas été en mesure d'inspirer une épopée, et déjà Alexandre le Grand pouvait se plaindre à bon droit de ne pas trouver d'Homère.
>
> Des époques depuis longtemps révolues exercent un grand attrait souvent énigmatique

[1] FREUD (1939*a*) : *L'Homme Moïse & la religion monothéiste*, IIIe essai, Ire partie, § B, *GW*, **16** : 174-176 ; Gallimard, pp. 155-157.

sur l'imagination humaine. Chaque fois qu'ils ne sont pas satisfaits de leur présent – et c'est très fréquemment le cas – , ils se retournent vers le passé et espèrent cette fois pouvoir reconnaître comme vrai le rêve effacé d'un âge d'or [en note référence à Macaulay]. Sans doute restent-ils encore sous le charme de leur enfance, qu'un souvenir non impartial leur reflète comme un temps de bonheur sans trouble. Quand il ne subsiste plus du passé que les souvenirs incomplets et vagues que nous appelons traditions, cette situation préserve un attrait particulier pour l'artiste car il lui est alors loisible de combler selon le bon plaisir de son imagination les lacunes du souvenir et de façonner selon ses desseins l'image du temps qu'il veut reproduire. On pourrait presque dire que plus la tradition est devenue indéterminée, plus elle devient utilisable pour le poète. Nous n'avons donc pas à nous étonner de l'importance de la tradition pour la poésie, et l'analogie relative à ce qui conditionne l'épopée nous rendra plus aptes à admettre cette thèse déroutante : que ce fut la tradition de Moïse qui, chez les Juifs, transforma le culte de Yahvé dans le sens de l'ancienne religion de Moïse.

Il fallait citer tout ce fatras dont fait justice, bien avant que Georges Dumézil ne s'y attaque, Arnold Van Gennep dès 1910. De toute cette gangue une seule pépite est à dégager : qu'Alexandre le Grand pouvait *à bon droit* se plaindre de ne pas trouver son Homère. À bon droit sans doute, car Freud est solidaire de son héros. Il avait toutefois un avantage sur lui. Comme César – un autre de ses héros – il pensait en son for intérieur qu'on n'est jamais mieux servi que par soi-même. Après la bataille, il suffit donc de s'installer à son écritoire et de se mettre à tailler sa plus belle plume.

J'ajouterai ici une note personnelle issue du travail effectué naguère en commun avec Antoine Sarkis. Nous estimions qu'à partir de 1923, c'est-à-dire à partir du moment où son cancer à la bouche a été diagnostiqué, la ligne de vie de Freud et de son œuvre subit une inflexion. Elle échappe à *Œdipe Tyran* pour se raccorder à *Œdipe à Colone*. Le conciliabule entre Œdipe et Thésée qui termine cette pièce, où Œdipe est censé transmettre à Thésée le secret de la préservation d'Athènes, conciliabule que Sophocle a soustrait habilement à notre connaissance, eh bien ce secret Freud n'a eu de cesse que de nous le transmettre. À sa manière. C'est-à-dire crypté pour lui-même avant que de l'être pour nous. Autrement dit, quand Freud parle d'Œdipe et de Moïse, c'est de soi qu'il parle, dans sa relation à la psychanalyse et aux psychanalystes. Et inversement.

La dernière pièce de ce puzzle – dispersé aux quatre coins de son œuvre – se trouve dans ce texte curieux qui continue d'intriguer les psychanalystes : *Un trouble de mémoire sur l'Acropole* (1936*a*). Freud y livre une sorte d'auto-analyse d'un événement ayant eu lieu en 1904. Cet été là, se trouvant en vacances avec Alexandre (son frère cadet) à Trieste, ils projetaient d'aller à Corfou, mais quelqu'un

leur conseilla d'aller plutôt à Athènes. Tous deux ne virent que des inconvénients à cette expédition, et furent d'humeur maussade jusqu'à l'embarquement. En gravissant la colline de l'Acropole en compagnie son frère, Freud éprouva un sentiment d'insolite. Plus de trente ans après, il était capable de reconstituer un discours intérieur n'ayant pas eu lieu, et d'en proposer une analyse que j'évaluerai à ma manière tout à l'heure. D'abord le récit [1] :

> Quand on voit la mer pour la première fois, qu'on traverse l'océan, qu'on vit comme réalités effectives des villes et des pays réels qui furent si longtemps objets de souhait lointains et inaccessibles, on se sent comme un héros qui a accompli des actes d'une invraisemblable grandeur. J'aurais pu ce jour-là sur l'Acropole demander à mon frère : Te souvient-il encore comment dans notre jeunesse nous avons pris jour après jour le même chemin, partant de la rue... pour le lycée, puis le dimanche chaque fois pour le Prater ou un de ces coins de campagne que nous connaissions déjà si bien, et à présent nous sommes à Athènes, et nous voilà sur l'Acropole ! Nous avons effectivement fait notre chemin ! Et s'il est permis de comparer de si petites choses à de plus grandes, Napoléon Ier ne s'est-il pas tourné lors du couronnement impérial à Notre-Dame vers l'un de ses frères – ce devait être l'aîné, Joseph – en lui faisant cette remarque : « Qu'en dirait *Monsieur notre père* s'il pouvait être ici maintenant ? »
>
> Or voici que nous tombons si nous nous touchons sur la solution du petit problème, savoir pourquoi à Trieste nous nous étions déjà gâché demandons pourquoi dès Trieste le plaisir du voyage à Athènes. Il ne peut qu'en être ainsi : à la satisfaction d'avoir si bien fait son chemin se rattache un sentiment de culpabilité ; il y a là quelque chose qui est injuste, qui de tout temps est interdit. Cela a à voir avec la critique enfantine à l'endroit du père, avec la mésestime qui avait relayé la surestimation de sa personne dans la prime enfance. Tout se passe comme si l'essentiel dans le succès était de faire son chemin mieux que le père, et comme s'il était encore et toujours non permis de vouloir surpasser le père.

Bien évidemment c'est dans l'après coup que l'événement reçoit les injections de sens qui le congestionnent et le rendent impropre à notre compréhension. Où se trouve Freud dans ce tableau de genre ? La réponse ne semble pas souffrir d'hésitation. Il est à la place du héros, il est à la place de Napoléon. Il est juste à côté de son frère, solidaire du clan des frères de la horde. Mais pour qui a suivi avec soin et minutie le déroulement des délires échafaudés par Freud quand sa tête déménage [2], tout cela n'est que du tape-à-l'œil. Freud est parti ailleurs. Ici, il a pris la place du Père, ce père dont il faut aller plus loin que lui, mais qu'il est en même temps interdit de dépasser.

Quand il rédige son *Trouble de mémoire sur l'Acropole*, Freud avait renoncé depuis des décennies à livrer des morceaux de son auto-analyse, ayant amèrement regretté ceux qu'il avait déjà livrés à la publicité (AZAR, 2003). À mon sens c'est sa relation à la psychanalyse et aux psychanalystes (et inversement) qui le

[1] FREUD (1936*a*) : Lettre à Romain Rolland : un trouble de mémoire sur l'Acropole, *GW*, **16** : 256-257 ; *OCF*, **19** : 337-338.

[2] J'en ai donné des exemples in AZAR (2012*b*) : L'exigence freudienne selon le manifeste de 1914 : exposé et critique, § 9.

taraude ici. Les nombreux commentateurs de ce texte ne regardent pas dans cette direction. C'est, je le crois, la raison pour laquelle ils n'ont pas songé à mettre en relation la singularité de ce récit avec ce qui en constitue le germe. Ce germe, Freud l'avait livré quelques années plus tôt à la publicité. Il se trouve dans sa célèbre *Autoprésentation* (1925*d*). Voici comment il y évoque son voyage en Amérique effectué en 1909 [1] :

> Je n'avais à l'époque que 53 ans, je me sentais en pleine jeunesse et en bonne santé, ce bref séjour dans le Nouveau Monde fut des plus bénéfiques pour mon amour-propre *(Selbstgefühl)* ; en Europe je me sentais comme réprouvé, ici je me voyais accueilli par les meilleurs comme quelqu'un d'égale valeur. Ce fut comme la réalisation d'un rêve diurne auquel je n'aurais pu croire, ce moment où je montais à la chaire de Worcester pour donner mes « Cinq leçons sur la psychanalyse » [1910*a*]. La psychanalyse n'était donc plus une formation délirante, elle était devenue une part précieuse de la réalité.

Nous apprenons par Lacan, qui le tenait de la bouche de Jung, que cette montée à la chaire de Worcester s'est accompagnée d'un flot qui fleurit en une tache grandissante le pantalon clair de Freud [2]. Le lien à un incident remontant à sa 7e ou 8e année s'insère ici avec à propos [3] :

> … il y eut aussi un jour un autre incident domestique, datant de ma septième ou huitième année, dont je me souviens fort bien. Un soir, avant d'aller me coucher, je passai outre à ce que recommande la discrétion, ne pas faire ses besoins dans la chambre à coucher des parents en leur présence, et mon père, dans la réprimande qui s'ensuivit, laissa échapper cette remarque : Ce garçon ne deviendra rien de bien. Il faut que cela ait été pour mon ambition une terrible vexation, car des allusions à cette scène reviennent sans cesse dans mes rêves et sont régulièrement rattachées à l'énumération de mes réalisations et succès, comme si je voulais dire : Tu vois, je suis quand même devenu quelqu'un de bien.

Un petit texte sur la prise de possession du feu (1932*a*), rédigé également vers la fin de sa vie, se rattache au même train de pensés. Il s'agit bien évidemment tout autant d'ambition que de vocation. En tout cas, c'est le même trouble qui saisit Freud au haut de la chaire de Worcester et au haut de l'Acropole d'Athènes. Le fil qui relie ces textes au *Moïse* est mis à nu. La lettre à Romain Rolland est une sorte de brouillon du *Moïse.*

5 *Une réponse de plus ?*

Après nous être adonné à ces jeux de l'esprit, reprenons notre sérieux et essayons de répondre sérieusement à une question sérieuse. Ce ne serait pas une mauvaise idée de prendre notre départ du livre le plus sérieux jamais écrit à propos de Freud et de la psychanalyse, celui de Sulloway, qui culmine au chapitre 13 sur le culte du héros. Tout est bon dans ce chapitre hormis son intention. Sulloway dénonce et stigmatise un

[1] FREUD (1925*d*) : *Auto-présentation. GW*, **14** : 78 ; *OCF*, **17** : 99.
[2] LACAN (1956) : Freud dans le siècle, p. 266.
[3] FREUD (1900*a*) : *Traumdeutung. GW*, **2-3** : 221-222 ; *OCF*, **4** : 254-255.

phénomène tout à fait attesté, – au lieu de chercher à le comprendre. De fait, l'orientation argumentative des chapitres précédents lui rendait cette tâche impossible. Ayant entrepris de faire l'archéologie livresque de la psychanalyse avec le soin méticuleux que l'on sait, il a omis de manière non délibérée semble-t-il, tout un courant de pensée représenté par la *Naturphilosophie* romantique allemande [1]. Or Freud appartient à ce courant de toutes les fibres de son être. Mais ce n'est pas encore là le pire. La grande infortune de son entreprise est dans cet antagonisme qu'il s'est imaginé de dresser entre son archéologie livresque et l'auto-analyse de Freud. Il a voulu démontrer que son archéologie livresque était suffisante à rendre compte du surgissement de la psychanalyse, sans qu'il faille recourir en sus à l'auto-analyse de Freud. Cette dernière n'est, à ses yeux, qu'une légende. On peut estimer que le livre de Sulloway est l'antithèse exacte de celui de Didier Anzieu ([1]1959, [2]1975, [3]1988). S'il ne le dit pas lui-même, c'est qu'il ne connaît d'Anzieu que la première version – plutôt timorée – de son livre. Je ne doute pas que les versions ultérieures (indéfendables) du livre d'Anzieu eussent confirmé et renforcé Sulloway dans ses soupçons et dans ses thèses les plus extrêmes. Anzieu fait de l'auto-analyse de Freud un fourre-tout sans égard à la critique épistémologique la plus élémentaire. Sa démarche est confusionnelle, et elle est grevée d'erreurs matérielles et d'erreurs d'appréciation qui me rebiffent, – que serait-ce d'un Sulloway ! La bonne foi d'Anzieu est un témoignage supplémentaire de son aveuglement, largement partagé par ses collègues psychanalystes en France et ailleurs. Et pourtant l'orientation argumentative du livre d'Anzieu est pertinente, même si la démonstration est outrée. Du fait d'être psychanalyste, Anzieu ne saurait déprécier la valeur de l'auto-analyse dans la pratique de ce métier. Une valeur centrale. En revanche, quand on est étranger à la pratique de la psychanalyse on a tendance à penser une pièce rapportée. Sulloway a donné dans cette erreur.

Si Freud est incontournable, c'est que l'auto-analyse est incontournable. Il n'y a pas de psychanalyse sans refoulement, transfert, contre-transfert et résistance. Et cette dernière n'est pas le seul fait de l'analysant. Pour le souligner, Lacan en a pris le contre-pied en énonçant qu'il n'y a de résistance que celle du psychanalyste [2].

L'œuvre de Freud nous offre une intrication exceptionnelle dans le nouage de l'auto-analyse à l'analyse personnelle et à la réflexion sur la pratique de l'analyse. Mieux, une intrication exceptionnelle dans le nouage de l'auto-analyse avec la pratique clinique et avec la fabrication de presque tous les outils fondamentaux nécessaires à cette pratique.

[1] Cf. RICHARDS (2002) : *The Romantic Conception of Life, Science and Philosophy in the Age of Goethe*, Chicago, Chicago University Press.

[2] *Écrits*, p. 377.

Autant que je le sache, ce cas est unique. Si l'expression de *viande du sacrifice* pouvait être de quelque utilité c'est qu'en sus de son œuvre, Freud a légué aux psychanalystes sa personne, dont elle est indissociable. Et que, dans une verbigération inspirée, il en a bricolé le mode d'emploi à travers le culte du héros tragique.

La biographie officielle de Freud par Jones, qui mêle inextricablement la vie et l'œuvre, en témoigne. C'est la raison pour laquelle elle continue à dominer de haut les autres tentatives plus récentes. Les deux volumes qu'Antoine Sarkis a cosignés avec moi procèdent de cette veine (1993, 1994) même si notre procédé narratif prétend à une quelconque originalité. Si l'on entend par style le mode d'insertion d'un sujet dans le discours qu'il énonce, le style de Freud est soudé à la psychanalyse de telle sorte qu'ils sont inséparables. L'auto-analyse de Freud, répliquée et revivifiée par celle de chaque praticien, en constitue la soudure.

6 *Pirouette ?*

Après avoir plaidé le dossier à la manière des psychanalystes, il est bon de prendre du recul et de le plaider à la manière des épistémologues. Si l'on veut bien entrer un moment dans leurs vues, ces derniers ne parlent d'oublier Freud qu'en tant que *fondateur*. Que l'on consulte Freud un peu, beaucoup, passionnément, ou à la folie, n'est pas pour eux la bonne question à poser. S'ils estiment qu'il faut oublier les fondateurs de sciences c'est qu'ils jugent qu'une science assurée dans ses fondations n'a plus besoin de s'en préoccuper. Les gesticulations des psychanalystes n'y feront rien, c'est de la poudre aux yeux. À l'heure présente, comme du temps de Freud, la question de l'identité du psychanalyste ne peut pas se poser en termes institutionnels, ni en termes de formation, ni en termes de techniques d'intervention. Il est oiseux de se demander à longueur de colloques, de congrès, et de tables rondes quelle différence il y a entre psychanalyse et psychothérapie. La question est celle des fondements, c'est-à-dire celle de l'exigence freudienne.

À cet égard le triomphalisme n'est pas de mise. Il faut être honnête comme le Pr Laplanche (1987) l'a été en intitulant l'œuvre de sa vie : *Nouveaux fondements pour la psychanalyse.* S'il est le premier à avoir formulé le problème en ces termes sans fards, il n'est certainement pas le seul à l'avoir pris à bras le corps. Il fait partie de ces penseurs exigeants qui savent où le bas blesse.

Aujourd'hui encore la question des fondements de la psychanalyse n'est pas éclaircie. Ou pas encore suffisamment. Que de conquêtes de la psychanalyse se révèlent précaires faute d'une description congruente qui

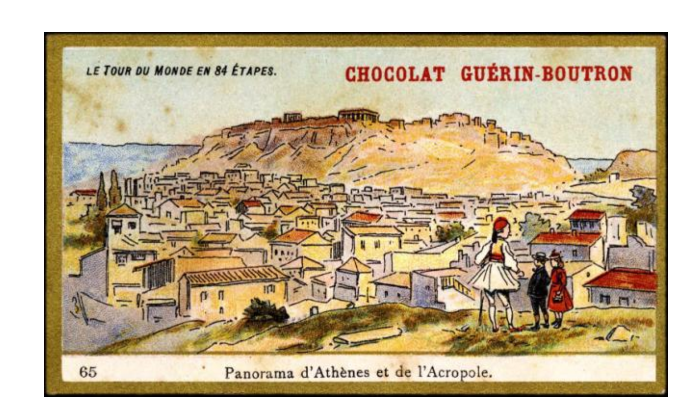
les place sur leur véritable assiette. L'œuvre de Freud est nécessaire à interroger tant que ces fondements poseront problème. C'est dans cette œuvre – dans cette vie et cette œuvre mêlées – que la question des fondements de la psychanalyse peut trouver des éléments de réponse.

Faut-il espérer qu'un jour nous puissions oublier Freud ? C'est possible, mais pas certain. Il se peut fort bien qu'au bout du compte certaines présomptions plus haut mentionnées se révèlent effectivement congruentes avec les fondements de la psychanalyse. Prenons le problème par l'autre bout : l'exigence freudienne. J'ai essayé de montrer qu'elle n'est pas le monopole de Freud chez qui, au surplus, elle subissait des éclipses [1]. J'ai également essayé de montrer à partir du *retour à Freud* du Pr Laplanche, combien laborieux est le mot d'ordre de l'exigence freudienne aujourd'hui, – y incluant mes propres tentatives d'élucidation (AZAR, 2012*a*). Même si le Pr Laplanche ni moi ne songeons un moment à oublier Freud, cela ne préjuge rien cependant du succès de nos successeurs.

Une chose est sûre. Dans les deux cas, la question : *Faut-il brûler Freud ?* est aujourd'hui indécidable. En attendant qu'elle ne le soit plus... *laboremus* ! ▣



[1] AZAR (2012*b*) : L'exigence freudienne en 1914, § 13.



Les textes librement disponibles en ligne sont signalés par le sigle @. Les miens se trouvent sur le site ashtarout.org.

ANZIEU, Didier (1923-1999)

[1] **¹1959** : *L'Auto-analyse : son rôle dans la découverte de la psychanalyse par Freud, sa fonction en psychanalyse*, préface de Daniel Lagache, Paris, PUF, Bibliothèque de Psychologie Clinique et de Psychanalyse, in-8°, VIII+350 p. et 6 planches.

[2] **²1975** : *L'Auto-analyse de Freud & la découverte de la psychanalyse*, Paris, PUF, Bibliothèque de Psychanalyse, 2 vol. in-8° à pagination continue, VIII+854 p., avec cartes, tableaux et 16 pl.

[3] **³1988** : *L'Auto-analyse de Freud & la découverte de la psychanalyse,* 3e éd. entièrement refondue en un seul volume, Paris, PUF, Bibliothèque de Psychanalyse, in-8°, 555p.

ASSOUN, Paul-Laurent

[4] **1982** : Les grandes découvertes de la psychanalyse, in Roland Jaccard (dir.), *Histoire de la psychanalyse*, Hachette, tome I, 1982, pp. 137-202.

[5] **1990** : *Le Freudisme*, Paris, PUF, *Qsj* n°2563, in-12, 128 p.

AZAR, Amine

[6] **2003** : *La Confession dédaigneuse de Sigmund Freud*, Bibliothèque Improbable du Pinacle, n°12, août 2011, petit in-4° de 41 pages, 17500 mots. @

[7] **2009*a*** : *Freud & Co. sous les auspices de Darwin*, Bibliothèque Improbable du Pinacle, n°13, août 2011, petit in-4° de 48 pages, 21000 mots. @

[8] **2009***b* : *Ignoramus !... Ignorabimus !... Laboremus !...* Scientisme et darwinisme freudiens, in *'Ashtaroût*, bulletin volant n° 2009·0413, avril 2009, 6 p.

[9] **2011***a* : Psychanalyse *&* Science. Pourquoi la psychanalyse introduit-elle une fausse note dans le concert des sciences, in *'Ashtaroût*, bulletin volant n° 2011·1105, novembre 2011, 26 p. @

[10] **2011***b* : Psychanalyse *&* Psychologie. À propos de l'ombilic des limbes, in *'Ashtaroût*, bulletin volant n° 2011·1129, novembre 2011, 6 p. @

[11] **2011***c* : L'épistémologie d'un aventurier nommé Sigmund Freud : étude de style, in *'Ashtaroût*, bulletin volant n° 2011·1219, décembre 2011, 52 p. @

[12] **2012***a* : L'exigence freudienne aujourd'hui : Laplanche aux prises avec Freud, in *'Ashtaroût*, bulletin volant n° 2012·0202, février 2012, 14 p. @

[13] **2012***b* : L'exigence freudienne selon le manifeste de 1914 : exposé *&* critique, in *'Ashtaroût*, bulletin volant n° 2012·0226, février 2012, 35 p. @

AZAR, Amine, *&* **SARKIS, Antoine**

[14] **1993** : *Freud, les femmes, l'amour*, préface de Gérard Mendel, Nice, Z'éditions, Psychanalyse *&* Co., gd in-8°, 213 p.

[15] **1994** : *Freud : Parties Carrées*, avec un éloge de l'impertinence par Jean Laplanche, Nice, Z'éditions, Psychanalyse *&* Co., gd in-8°, 223 p.

BEGOIN, Jean *&* **BEGOIN, Florence**

[16] **1982** : Le travail du psychanalyste : de la technique à l'éthique psychanalytique, in *Revue Française de Psychanalyse*, 1982, **46** (2), pp. 189-293. @

BERCHERIE, Paul

[17] **1980** : *Les Fondements de la clinique [tome I] : Histoire et structure du savoir psychiatrique*, préface de Georges Lantéri-Laura, Paris, Navarin, Bibliothèque d'*Ornicar ?*, in-8°, 307 p. et 16 pl.

[18] **1983** : *Les Fondements de la clinique [tome II] : Genèse des concepts freudiens*, Paris, Navarin, Bibliothèque des Analytica, in-8°, [VIII]+400 p.

[19] **1984***a* : L'oculaire quadrifocal : épistémologie de l'héritage freudien, in *Ornicar ?,* 1984, **29**, pp. 66-85.

[20] **1984***b* : L'oculaire quadrifocal (II) : épistémologie de l'héritage freudien : les quatre courants fondamentaux de la psychanalyse, in *Ornicar ?,* automne 1984, n°30, pp. 94-125.

[21] **1988** : *Géographie du champ psychanalytique*, Paris, Navarin, Bibliothèque des Analytica, in-8°, 231 p.

FLEM, Lydia

[22] **1986** : *La Vie quotidienne de Freud et de ses patients*, Paris, Hachette, petit in-8°, 313 p.

FREUD, Sigmund (1856-1939)

[23] **1900***a* : *Traumdeutung/L'Interprétation du rêve. OCF*, **4**.

[24] **1910***a* : Cinq leçons sur la psychanalyse. *OCF*, **10** : 5-55.

[25] **1912-1913** : *Totem & Tabou. OCF*, **11** : 193-385.

[26] **1914***d* : Sur l'histoire du mouvement psychanalytique. *OCF*, **12** : 249-315.

[27] **1925***d* : *Autoprésentation. OCF*, **17** : 55-122.

[28] **1930***a* : *Le Malaise dans la culture. OCF*, **18** : 249-333.

[29] **1932***a* : Sur la prise de possession du feu. *OCF*, **19** : 31-37. *RIP*, tome II**,** pp. 191-196.

[30] **1933***a* : *Nouvelle suite des leçons d'introduction à la psychanalyse. OCF*, **19** : 85-268.

[31] **1936***a* : Lettre à Romain Rolland : Un trouble de mémoire sur l'Acropole. *OCF*, **19** : 329-338. *RIP*, tome II**,** pp. 221-230.

[32] **1937***c* : L'analyse avec fin et l'analyse sans fin, in *RIP*, tome II**,** pp. 231-268.

[33] **1939***a* : *L'Homme Moïse et la religion monothéiste, trois essais*, traduit de l'allemand par Cornelius Heim, préface de Marie Moscovici, Paris, Gallimard, 1986, in-12, 258 p.

[34] ***RIP*** : *Résultats, Idées, Problèmes*, Paris, PUF, 2 vol., 1984-1985, in-8°, [V]+264 et 299 p.

KANZER, Mark *&* **GLENN, Jules** (eds.)

[35] **1979** : *Freud and his Self-Analysis*, NY, Aronson, 21983, in-8°, XIII+308 p.

LACAN, Jacques (1901-1981)

[36] **1950** : Propos sur la causalité psychique [1946], repris in *Écrits*, Seuil, 1966, pp. 151-193.

[37] **1956** : Freud dans le siècle. Conférence prononcée à Sainte-Anne le 16 mai 1956 pour le centenaire de la naissance de Freud, éditée in *Le Séminaire, Livre III : Les Psychoses (1955-1956)*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1981, pp. 263-277.

[38] **1963** : Introduction aux Noms-du-Père. Séance unique de ce séminaire, donnée le 20 novembre 1963, texte établi par J.-A. Miller in *Des Noms-du-Père*, Seuil, 2005, pp. 65-104.

[39] **1966** : *Écrits*, Paris, Seuil, in-8°, 925 p.

[40] **2005** : *Des Noms-du-Père*, Paris, Seuil, in-12, 112 p., et 2 pl. couleurs.

LAPLANCHE, Jean
[41] *Problématiques I : L'Angoisse (1970-1973)*, Paris, PUF, 1980, in-8°, 371 p.
[42] **1987** : *Nouveaux fondements pour la psychanalyse / La Séduction originaire*, Paris, PUF, in-8°, 165 p.

PORGE, Érik
[43] **2007** : Du mythe de l'auto-analyse de Freud au discours psychanalytique, in *Essaim*, 2007/2, n° 19, pp. 11-26. @

RICHARDS, Robert J.
[44] **2002** : *The Romantic Conception of Life, Science and Philosophy in the Age of Goethe*, Chicago, Chicago University Press, in-8°, XIX+587 p., illust.

SHENGOLD, Leonard
[45] **1993** : *"The Boy Will Come to Nothing!" Freud's Ego Ideal and Freud as Ego Ideal*, New Haven, Yale University Press, in-8°, XVII+184 p.

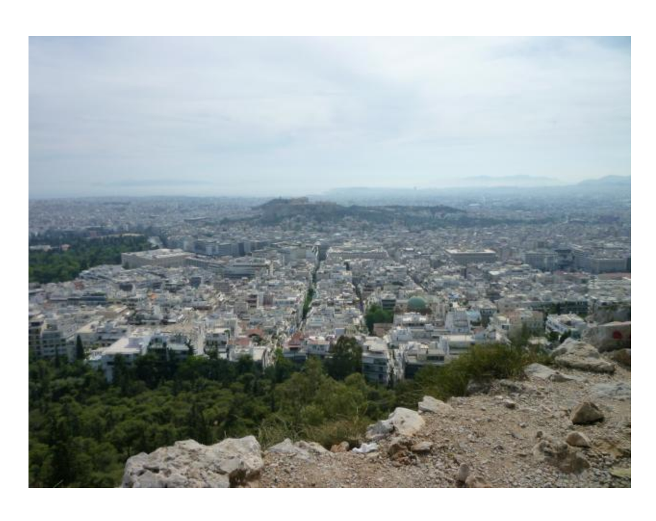
STEIN, Conrad (1924-2010)
[46] **1968** : L'identification à Freud dans l'auto-analyse, repris in *La Mort d'Œdipe*, Paris, Denoël-Gonthier, collection Médiations n° 155, 1977, pp. 75-91.

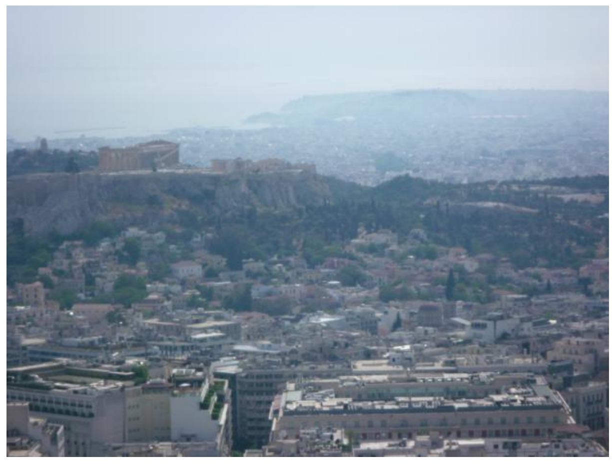
SULLOWAY, Frank D.
[47] **1979** : *Freud Biologist of the Mind, Beyond the Psychoanalytic Legend*, New York, Basic Books, gd in-8°, XXVI+ 612 p., ill., bib. *&* index.
[48] ● Trad. franc. (1981) : *Freud biologiste de l'esprit*, trad. de l'américain par Jean Lelaidier, avant-propos du Pr André Bourguignon, Paris, Fayard, 1981, gd in-8°, XXV+597. (Recension polyphonique du groupe lyonnais in *Revue Française de Psychanalyse*, 1985, **49** : 703-717, @ Gallica).

VAN GENNEP, Arnold (1873-1957)
[49] **1910** : *La Formation des légendes*, Paris, Flammarion, Bibliothèque de Philosophie Scientifique, in-12, 326 p. @

WHITEHEAD, Alfred North (1861-1947)
[50] **1917** : *Organisation of Thought : Educational and Scientific*, London, Williams and Norgate, in-12, VII+ 228 p. @







L'Acropole à partir du mont Lycabette

ꝏ ⌘ ꝏ

ꝏ ⌘ ꝏ